

et presque immobiles. Ce mal, causé par des vapeurs auxquelles leur tête ne peut pas résister, les fait souvent mourir. On ne connaît d'autre remède que de leur rogner les ongles des pieds, et de les arroser souvent avec du vin. Leur nourriture, pendant cinq ou six jours, sera d'orge bouillie; puis on les purgera avec des bettes ou des choux; ensuite, pendant quatre jours, on leur fera manger du blé pur, après quoi on les remettra avec les autres.

Phthisie.—La volaille, principalement celle d'une complexion chaude, devient souvent étique. Quand la phthisie est formée, il n'y a plus de remède. Mais pour la prévenir, il faut bien nourrir la volaille, et lui donner de l'orge bouillie avec des feuilles de bettes; l'un nourrit et rafraîchit, et l'autre purifie. C'est pourquoi on met aussi dans la boisson un quart de suc de feuilles de bettes avec trois quarts d'eau.

Mue.—Les poulets, lorsqu'ils sont petits, y sont tous sujets: il y en a qui en meurent, et cela arrive ordinairement à ceux qui naissent trop tard; ce qui fait que cette maladie les attaque pendant les mois de septembre ou d'octobre, où les vents sont déjà froids. Ceux qui muent à la fin de juillet le font avec succès, parce que la chaleur les aide; ils ne perdent pas à ors toutes leurs plumes, et celles qui ne tombent pas dans une année, tombent l'année suivante.

Pendant la mue ils mangent peu, sont tristes et mélancoliques, hérissent leurs plumes, secouent souvent celles du ventre de côté et d'autre, et les tirent avec leur bec en se grattant la peau.

On prévient la mue en les faisant jucher de bonne heure, en ne les laissant pas sortir trop matin, ni les couchant point trop tard; on les exposant le plus qu'on pourra au soleil: on y remédiera en prenant du vin, qu'on laissera tiédir dans sa bouche, et qu'on jettera sur leurs plumes. On leur donnera ensuite un peu de sucre dans leur eau, avec du millet pour leur nourriture.

Rupture de jambes.—Lorsque cet accident est arrivé à quelque volaille, il faut la mettre sous la mue; avec une bonne nourriture et de la bonne eau, sans y laisser aucun bâton sur lequel elle puisse se percher, de crainte qu'elle ne se blesse davantage. Il faut la laisser tranquille renfermée dans un endroit où l'on entrera que fort peu, jusqu'à ce qu'on voie que la jambe se soit fortifiée et refaite entièrement: ce qui arrivera par un effet de la nature seule, à cause du peu de mouvement qu'elle se donnera.

Il serait dangereux, en croyant aider la nature, de lier cette jambe, et de l'empaqueter, parce que cela occasionnerait quelque inflammation au-dessus de la ligature.

Mélancolie.—La mélancolie se connaît quand les poules se hérissent, qu'elles ont le jabot plus gros que de coutume, qu'il y paraît des veines rouges, qui proviennent de la maigreur de l'estomac, et qu'elles jettent leur nourriture en becquetant. Cette maladie leur provient de quelque nourriture qui les a trop échauffées: c'est pourquoi on leur donnera pour nourriture de l'orge, et trois fois en six jours, c'est-à-dire, de jour à autre, des laitues et des bettes bien hachées avec du son détrompé dans de l'eau, où l'on aura mis fondre un morceau de sucre.

La graine fraîche de melons, pilée et mêlée avec un peu de millet, est encore un bon remède.

Autres infirmités auxquelles les poules sont sujettes.— Il y a des poules qui tombent malades quelquefois à force de pondre, ce qui les jette dans la langueur et les épuise. D'autres poules, au contraire, languissent pour être trop attachées à couver: quelques unes enfin avortent (donnent des œufs imparfaits) avant le temps prescrit par la nature: ces trois sortes de maladies les mettent hors d'état de rendre aucun profit. On y remédie par un blanc d'œuf, qu'on fait cuire jusqu'à ce qu'il soit bien brûlé; on y mêle le même poids de raisins secs, qu'on fait brûler et on le leur donne à manger avant toute autre nourriture.

On n'oubliera pas surtout que le froid est l'ennemi mortel des poules, et leur cause quantité de maladies. On se souviendra de les en préserver, en leur donnant un bon poulailler, propre surtout, et de bonne nourriture.

Nos écoles d'agriculture.

Sous ce titre, nous venons de recevoir un petit opuscule de haut intérêt, ayant pour auteur M. Ed. A. Barnard, directeur d'agriculture au Département de l'agriculture de la Province de Québec. En sa qualité officielle, ce document a une grande importance, puisqu'il est censé représenter en quelque sorte les vues de l'honorable Premier ministre et commissaire d'agriculture, M. J. J. Ross, à l'occasion de nos écoles d'agriculture.

M. Barnard veut le maintien de nos trois écoles d'agriculture, et ceux qui les dirigent doivent en éprouver quelque soulagement, car depuis longtemps, d'une année à l'autre, elles se sont vues quasi menacées dans leur existence.

On a déjà beaucoup écrit au sujet de cette question des écoles d'agriculture. On a publié grand nombre de brochures, et les auteurs ont envisagé la question à leur point de vue; chacun d'eux a formulé ses plans afin d'arriver le plus tôt possible au succès. Les baumes n'ont pas manqué. "Prenez le mien, a-t-on dit.—Non, celui-ci est le meilleur, ou plutôt acceptez celui là, car il est le plus sûr pour arriver à éclipser toutes les écoles d'agriculture déjà existantes, que nous laissons pour ainsi dire à leurs propres ressources.

Aujourd'hui, on est plus loyal, on semble vouloir donner le *fair play* aux écoles d'agriculture déjà existantes, en proposant les moyens de les maintenir sans les astreindre à des sacrifices personnels.

Nous apprenons, par le *Journal d'agriculture illustré*, qu'une copie de la brochure de M. Barnard doit être envoyée à chaque député de l'Assemblée Législative de Québec, avant l'ouverture de la prochaine Session, afin de leur en faciliter l'étude. Nous ne doutons pas qu'à l'ouverture de la Session cette question vitale de l'enseignement agricole théorique et pratique, sera discutée sur toutes ses faces afin d'en assurer une solution favorable aux jeunes gens qui se destinent à la profession de la culture des champs, car c'est la clef du véritable progrès agricole. Nos députés ruraux doivent s'intéresser à cette importante question, plus importante encore que celle de la construction des chemins de fer, car ceux-ci ne peuvent être alimentés avec profit que lorsque l'agriculture est réellement florissante.